

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 30 OCTOBRE 1886

No 6

LE GOUT DE L'IMPOSSIBLE

Une tendance très caractéristique est à signaler en notre époque. C'est, pour ainsi dire, le goût de l'impossible. D'étranges, d'extraordinaires tentatives s'accumulent depuis quelque temps qui montrent un dédain accoutumé pour tout ce qui est banal et facile. On semble vouloir reculer le champ des expériences à faire, en tout ordre de choses.

A-t-on jamais vu d'aussi folles gageures qu'en ce temps-ci ? Ce sont, par exemple, deux touristes qui se mettent à gravir les cimes de l'Himalaya, avec la volonté de ne pas s'arrêter. Ou bien c'est un original qui, las de la vie civilisée, va essayer, dans l'isolement d'une lande sauvage, de l'existence primitive, en se donnant le dilettantisme d'avoir à pourvoir à sa nourriture avec les ressources du hasard, n'ayant pas même emporté un couteau, afin de goûter la joie de se façonner jusqu'à ses armes. Ou bien encore, c'est le capitaine Webb, ce nageur affolé d'extraordinaire, qui s'amuse à vouloir traverser les chutes du Niagara. Enfin, c'est Succi qui triomphe de la faim pendant trente jours.

Ce qui pousse à ces défis contre les lois naturelles, n'est-ce pas encore, plus que de l'audace, une fièvre de jeu, une ambition de se mesurer avec l'inconnu ?

Au moment où l'on annonçait la fin du jeûne de l'Italien Succi, on a raconté qu'un autre expérimentateur, nommé Ronzani, venait de réussir à se passer de sommeil pendant trois semaines.

A la vérité, cette expérience, si elle avait été authentique, car nous savons que Ronzani était un mystificateur, eût été, peut-être plus extraordinaire que l'autre. La patience, l'énergie peuvent triompher quelque temps de la faim. Mais le sommeil a des exigences plus absolues encore.

N'a-t-on pas vu, en campagne, des soldats, épuisés par des marches, se déclarant incapables d'entendre la voix de leurs chefs et se couchant n'importe où, dans l'eau, dans la boue, pour retrouver en un instant de repos la force qui les abandonnait ?

A la guerre, on dort sur un rocher plein d'aspérités, on dort dans l'humidité, on dort même debout !

Les Chinois, grands inventeurs de supplices, avaient si bien compris l'horreur de la privation de sommeil qu'un des châtiments les plus raffinés en honneur chez eux était d'attacher le supplicié à un poteau par la taille. Il avait à sa disposition une nourriture abondante et il pouvait en prendre à sa guise. Mais s'il lui arrivait de fermer les yeux, la pioûre d'un lévrier coup de lance l'empêchait de succomber à la tentation. Au bout de dix ou douze jours, il n'y tenait plus et mourait.

On dort même en présence d'un péril imminent. La tragique relation des aventures des naufragés de la *Méluse* fait mention du sommeil perdu qui s'empara de prolongeait même dans le jour, malgré la tempête, malgré les sanglants combats qui se livraient sur cette épave jetée à la merci des flots.

Des condamnés à mort, sachant qu'ils



MERCIER EPROUVANT LE SUPPLICE DE TANTALE

MERCIER. — Ah ! ces maudits crampons ! En être si près et cependant si loin.

pourtant une bravoure impassible, ont succombé au sommeil.

Il y a quelque mois, en Suisse, on allait à la recherche d'un voyageur que l'on croyait perdu : on le trouva assoupi au bord d'un précipice, dans les glaciers.

Dans l'*Histoire de la campagne de Russie*, écrite par M. de Ségur, on rencontre des détails qui prouvent bien que le sommeil triomphe de tout : le 6 décembre 1812, ce jour reste célèbre par son horreur tragique, où le froid atteignit les dernières limites, on vit de vieux braves qui avaient tout supporté, refuser d'aller plus loin.

" De leurs yeux rougis et enflammés par la privation du sommeil, il sortait de véritables larmes de sang ; bientôt, ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains. Leur tête vaguait quelques instants encore à droite et à gauche. Puis, ils s'étendaient sur la neige."

Nulle force humaine ne les eût fait bouger.

Des mineurs, prisonniers dans une mine par suite d'un éboulement, n'ont-ils pas avoué qu'ils s'étaient endormis, n'ont-ils pas avoué plus, alors même qu'ils entendaient, du dehors, des coups de pioche auxquels, pour leur salut, ils auraient dû répondre ?

La douleur morale, cède au sommeil : il faut, impérieusement, que les muscles puissent se détendre et cessent momentanément leurs fonctions.

Qu'en est la cause du sommeil ! Bien des hypothèses ont été mises en avant par la science. L'opinion qui prévaut aujourd'hui est celle de Preyer, d'après laquelle, dans les centres nerveux, s'accumulent des maté-

riaux du sommeil, jusqu'à ce que le cerveau ait été débarrassé par la résorption de ces matériaux dans le torrent circulatoire.

Quoi qu'il en soit, le sommeil est vraiment le baume réparateur de la vie ; il fait cesser les tensions et diminue les antagonismes physiques. Pendant le sommeil, la vie se recueille, se réunit ; " elle agit plutôt pour conserver que pour détruire," selon le mot d'un savant. Pour combien de gens est-il aussi l'oubli !

Le rêve, il est vrai, vient plus souvent rappeler les préoccupations de l'existence qu'il ne fournit des illusions !

Il y a peu de temps, un médecin, le docteur Delaunay, rendait compte à la Société de biologie de curieuses investigations qu'il avait faites sur les rêves. Il disait que, lorsque l'on ne rêve pas d'habitude, il suffit, pour rêver, de se couvrir la tête. Il ajoutait que si l'on se couvre la tête d'ouate, les rêves perdent leur caractère incohérent et désordonné pour revêtir une allure intelligente.

D'après lui, les rêves que l'on fait couché sur la partie droite du cerveau sont illogiques, absurdes, mentaux ; sur la partie gauche, ils sont plus rationnels et touchent à des faits récents ; couché sur le dos, les rêves sont mouvementés et colorés.

Cette communication fut discutée, et elle peut l'être, en effet ; du moins, il est loisible à tout le monde de la contrôler.

Toute chose a toujours son contraste ; au cas de Ronzani, se privant de sommeil, on peut opposer le cas, observé par le docteur Phipson, d'un jeune homme qui dormit trente-deux jours de suite. On le nourrissait avec du bouillon, qu'il prenait inconsciem-

ment, quoiqu'il en soit, n'est-ce pas chose curieuse que toutes ces tentatives, se produisant simultanément, et qui semblent autant de lutte contre les lois de la nature ?

JEAN FROLLO.

CHANGEMENT DE SEXE

Joséphin Edmond, employé de commerce à Marseille, était arrivé à l'âge de vingt ans sans avoir jamais douté de sa qualité d'homme, lors que, dans ces derniers temps, ayant eu besoin de son acte de naissance, il s'aperçut qu'il avait été inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Joséphine Edmée et désigné comme étant du sexe féminin. Très vexé, il se rendit à la mairie et s'adressa à l'employé :

— Je viens, dit-il, faire rectifier mon acte de naissance. Je suis porté comme étant une fille et vous pouvez immédiatement constater que c'est une erreur.

— Cela ne me regarde pas. Pour moi, vous n'êtes pas un homme, du moment que les livres disent que vous êtes du sexe féminin.

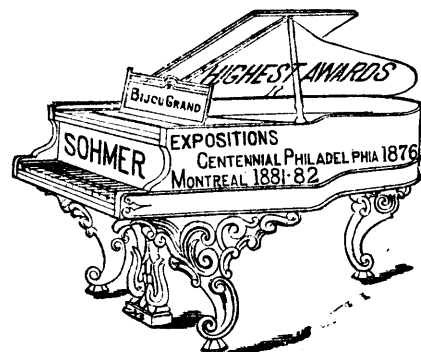
— Mais, morbleu ! la mention est inexacte. Voyez ma barbe, voyez...

— C'est bien. Adressez-vous à la justice.

— C'est bien. Au revoir, monsieur !

— Au revoir, mademoiselle ! Joséphin dut en effet présenter une requête devant le tribunal pour faire rectifier son état civil, et il a plaidé lui-même à la barre.

Après un court délibéré, les magistrats ont ordonné la mesure sollicitée.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Sacré Cœur de Villa Maria, Montréal, Convent du Sacré Cœur à Mahatanville, Convent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Les Convents de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

4057 RUE NOTRE DAME Montréal

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

MONTREAL, 30 OCTOBRE 1886



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE

Ladébauche en visite à Spencer Wood. Il
est reçu par le bourgeois de la maison.
Détails sur son voyage à Québec.

Québec, 25 octobre 1886.

Mon cher Directeur,

En arrivant des vieux pays la première
nouvelle qu'on m'a apprise c'était qu'il y
avait du train dans les chantiers. On y re-
commençaient le même bardas que du temps
de ce pauvre Luc il y a huit ans, je crois.
Je rencontrais Mercier qui avait l'air tout en
peine. Il se faisait aller dans les rues
comme une queue de veau, baraudant de
droite à gauche comme un homme bien
affairé. Je l'accostai et je lui dis bonjour.
Il me répondit que j'étais l'homme qu'il
cherchait et qu'il avait une grosse commis-
sion pour moi. C'était de me rendre tout
droit à Spencer Wood pour y porter un
paquet de lettres au bourgeois M. Masson.
Il n'y avait pas une minute à perdre parce
que le diable était aux vaches dans les chan-
tiers. Il me dit que les nouveaux raftsmen
qui avaient été envoyés pour faire du bois
carré ne voulaient plus de Ross pour fore-
man. Il était décidé à mener le sorcier dans
la boutique s'il ne prenait pas sa place
comme foreman. Les billots de la gang de
Ross s'étaient jammés avec ceux de la gang
de Mercier pendant la drive qui a eu lieu
le 14 octobre. Mercier prétend qu'il a six
billots de plus que Ross.

Ross prétend en avoir trois de plus que
Mercier et qu'une dizaine des billots de
Mercier n'ont pas été cullés.

Pour nous sortir d'embarras il faut que le
bourgeois vienne mettre le holà.

Mercier en me remettant un paquet pour
le bourgeois me dit qu'il contenait une
lettre et un round-robin.

—Un round-robin, qué que c'est que ça ?
demandai-je à Mercier.

—Un round-robin, me répondit-il, c'est
une espèce d'affut pour démancher les cram-
pons.

—Ah ! binche ! c'est la première fois que
j'entends parler de ça.

—C'est bon ! c'est bon, fit Mercier, tu le
porteras tout de même au bourgeois. Bon-
jour, à la revoyure.

—Bonjour, bonjour ! mais je ne pense pas
qu'on en achète des round-robin à Spencer
Wood.

Je retournai à l'hôtel où je pris mon agrès
de voyage et je me mis en route pour
Québec.

Quand je fus arrivé à Québec, je ne me
suis pas arrêté à mon hôtel dans le Palais, je
ne fis ni un ni deux, j'embarquai dans une
calèche et fougette cocher. Vingt minutes
après je cognais à la porte de Spencer Wood.

Le domestique me voyait pour la première

fois, parce que la dernière visite que j'ai
faite à Spencer Wood était du temps du
defunt M. Letellier. Il me demanda ce
qui m'attirait là comme ça au milieu de la
veillée. Je lui donnai mon nom et je lui
dis que j'étais chargé d'une commission
très-pressée pour le bourgeois.

Le portier se décida alors à m'ouvrir et
me conduisit au bureau de M. Masson.

—Tiens, me dit le bourgeois, c'est donc
toi, Ladébauche, tu es bien rare par ici.

—Rare, ah, bédame, voyez-vous, c'est si
tranquille chez vous depuis six ans. Moi, je
ne me dérange pour voyager que lorsque les
Canayens font des cochés mal taillées.

—Mon cher Ladébauche, je crois que je
vais faire une maladie. Vois ce que l'on dit
de moi dans la *Patrie*. C'est signé Ernest
Desrosiers :

“ J'aurais voulu écrire à M. Masson, mais
je n'aime pas à correspondre avec les têtes
couronnées. Qu'on me pardonne cette mé-
taphore, mon intention est pieuse.

“ Le lieutenant-gouverneur doit connaître
son devoir. Ce n'est pas ambigu.”

Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu
pour qu'on me traite de la sorte ?

—Tu m'inquiètes, ajouta le bourgeois en
lâchant la gazette qu'il tenait à la main.
C'est donc grave ce que tu viens m'appren-
dre ?

—Grave, je n'appelle plus ça grave. Vous
allez voir ça, avant quelques jours. Tenez,
monsieur.

En même temps je lui remis le paquet de
M. Mercier.

Le bourgeois lut une lettre et s'arrondit
la bouche en cul de poule.

Evidemment ce qu'il lisait ne lui faisait
pas plaisir.

Tout à coup il se jeta en arrière de son
fauteuil et laissa tomber la lettre sur la table.

Il se passa les doigts dans les crocs et il
pouffa de rire comme un bossu.

Après avoir ri cinq ou six minutes il me
dit : Je le trouve drôle Mercier. Il voudrait
commencer à danser avant la musique. Quelle
mouche l'a piqué ? On dirait qu'il
veut prendre le beurre à poignée ? Pense-t-il,
ce cher homme, que je ne sais pas comment
runner ma concern ? Il me demande bien
de faire descendre drès demain tous les
raftsmen à Québec. Lorsque tu retourneras
à Montréal, Ladébauche, tu diras à Mercier
que c'est moi qui suis boss dans mon chan-
tier et que je le prie de pas me bâdrer
davantage à propos de sa gang.

Je garderai Ross tant que le cœur m'en
dira et il n'a rien à y voir. Et puis, du reste,
je connais mon foreman. S'il fait un mau-
vais coup, il s'en ira du chantier avant que
je le mette dehors.

Le bourgeois prit alors une grande feuille
de papier dans le paquet de M. Mercier et
après y avoir lu quelques mots il me dit :
Qu'est-ce que ce machingo là ?

—Ça, monsieur, c'est le round robin de
M. Mercier.

—Pense-t-il m'épurrer avec ce papier ?
Tiens, au panier, le round robin !

Le bourgeois se remit à rire de plus belle
et lorsqu'il eut fini :

—Avant de m'en aller, lui dis-je, j'aimé-
rais à rapporter une réponse à M. Mercier,
comme qui dirait un petit mot d'écrit.

—Ma réponse, Ladébauche, sera bien
courte. J'assemblerai mes hommes à Québec
quand bon me semblera et personne n'a à y
mettre le nez.

—Je vas lui rapporter votre réponse, et
s'il n'est pas content, que le diable le trotte.

J'ai retourné à Montréal le lendemain
matin et j'ai rendu compte de ma commis-
sion à M. Mercier.

V'là tout ce que je sais aujourd'hui au
sujet de ce qui se passe dans nos chantiers.

Tout à vous,
LADEBAUCHE.

Un Parisien chassait l'autre jour près de
Pontoise, en compagnie du garde cham-
pêtre ; il rate huit perdreaux de suite.

En tirant le neuvième, il s'écrie :
—Ah ! celui-là en tient... j'ai vu voler la
plume.

—Oui, monsieur, fait le garde... Elle
volait si bien qu'elle a emporté la viande.

CORRESPONDANCES POLITIQUES

Télégrammes privés.

Montréal, 24 Octobre.

A l'Hon. L. R. MASSON,
Spencer Wood.

Vous ai expédié lettre contenant round
robin signé par majorité des députés. Espé-
rez-vous passerez Ross au bob au plus
coupant.

(Signé) MERCIER.

Spencer Wood, 25 Octobre.

A l'Hon. M. MERCIER,
Montréal.

Espérez une petite escousse. Moi pas
encore paré.

Enverrai cri Ross. Veux savoir de lui ce
qui se trime. Peux pas le passer au bob
sans être bien sûr que son chien est mort.

(Signé) MASSON.

Spencer Wood, 25 Octobre.

A Hon. J. J. ROSS,
Québec.

Mercier écrit qu'il faut que tu débarques
de dessus le poulain. Voudrait embarquer à
son tour. Es-tu déjà tanné ? Je vas t'y lui
donner une chance.

(Signé) MASSON.

Québec, 24 Octobre.

A l'Hon. MASSON,
Spencer Wood.

Dis Mercier patienter un petit brin. Vou-
drait me servir encore du poulain pour aller
au marché aux veaux. Mercier doit pas
aller plus vite que le violon.

(Signé) ROSS.

Montréal, 25 Octobre.

A l'Hon. MASSON,
Spencer Wood.

Ross avance à rien. Veux savoir quand
il se décollera. Le 16 novembre prochain
il y aura six mois que j'aurais dû prendre sa
place. Il y a assez longtemps que mes amis
s'embêtent dangereusement. Ils veulent
avoir du “ fun ” à leur tour. Faites-vous
aller. Dites-moi quand ça commencera.

(Signé) MERCIER.

Spencer Wood, 26 Octobre.

A l'Hon. MERCIER,
Montréal.

Me prenez vous pour un habitant ? Pen-
sez vous que vous êtes assez war ox pour me
forcer à enfiler waper Ross avant le temps.
Dévirez. Ne m'écrivez plus comme ça, car
je commence à avoir les oreilles dans le
crin.

(Signé) MASSON.

Montréal, 25 Octobre.

A l'Hon. MERCIER.

Pense avoir fait ma grosse part pour ren-
versement du gouvernement. Castors pas
pour se faire blaguer. Ont droit représen-
tant dans cabinet. Moi suggérer nom Pis-
tolet Tardivel. Faites le conseiller législa-
tif. Sera bon ministre des cultes. Passera
bill pulvérisant Laval. Pensez à moi pour
Asiles d'Aliénés. Sais pas ce qui peut
arriver. La corde est toute dans mon cœur.
In toto corde meo.

(Signé) TRUDEL, G. V.

Montréal, 26 Octobre.

A l'Hon. M. TRUDEL, G. V.

Lettre reçue. Castors seront pas oubliés.
Feraï mon possible pour Tardivel. *La Vérité*
sortie puits Bellerose. Serai pas mal-a-main
pour Castor. *Sursum corda* en avant la
corde.

(Signé) MERCIER.

Montréal, 25 Octobre.

Au clergé régulier et séculier
du diocèse de Montréal.

Messieurs,

En présence de la crise que nous traver-
sons, je crois qu'il est de mon devoir de
vous donner aujourd'hui mes *Monita Secreta*.
Je vous écris en latin afin que les laïques ne
puissent pas comprendre les conseils impor-
tants que je vous transmets sur la conduite
que vous avez à suivre en attendant la for-
mation du nouveau cabinet Mercier. Vous
devez considérer la présente circulaire
comme strictement confidentielle. J'entre
en matière.

“ In exitu Ross de ministerio barbaro
oportet mihi dicere vobis : Debemus habere
contrapoisson Merciero in cabineto. Mer-
cierus non est crux sancti Ludovici. Si cou-
chamus cum canibus, levabimus cum puci-
bus. Ministres novi cabineti non debebunt
conducere castores per boutum nasi. In

Chambribus Hautibus debemus habere unum
ministrum droiti divini. Facile est pro nobis
obligare cabinetum Mercieri passare billum
hostilum Lavallo :

Dicebo Merciero : lex asilorum non est
bona.

Debent amendere illam, quoniam unâ die
multi castores obligati erunt habitare asilos.
Facete bonam attentionem Merciero, capa-
bile est facere nobis coupum pochi.

Ex imo corde,

TRUDEL, G. V.

Pour ceux de ses lecteurs qui ont failli
suivre un cours de latin, le *Violon* donne la
traduction de l'épître du Grand Vicaire :

“ A la sortie de Ross d'un ministère bar-
bare il faut que je vous dise : Nous devons
avoir un contre-poison pour Mercier dans le
cabinet. Mercier n'est pas de la croix de
Saint-Louis : Si nous couchons avec des
chiens, nous nous leverons avec des puces.
Les nouveaux ministres du cabinet ne de-
vront pas conduire les Castors par le bout
du nez. Dans les Chambres Hautes nous
devrons avoir un ministre de droit divin. Il
est facile pour nous d'obliger le cabinet
Mercier de passer un bill hostile à Laval. Je
dirai à Mercier : la loi des asiles n'est pas
bonne. Nous devons l'amender parce que
un jour beaucoup de Castors seront obligés
d'habiter des asiles. Faites bien attention
à Mercier, il est capable de nous faire un
coup de poche.

A vous de cœur, etc.

COUPS D'ARCHET

Il y a quelques soirs, un monsieur se pré-
sente au contrôle du Théâtre Royal et
demande s'il n'est pas possible qu'on lui
reprenne un fauteuil qu'il avait loué dans la
journée pour voir *Youth*.

—C'est que vous comprenez, insiste-t-il,
ma femme vient de mourir dans l'après-
midi et, vraiment, il ne serait pas conve-
nable...

—C'est trop juste, lui répond M. Homier,
on va vous remettre votre argent.

—Mais ce n'est pas cela que je désire,
repré- prend le néo veuf. Je ne demande qu'une
chose, c'est que mon coupon soit valable
pour la semaine prochaine.

M. Homier, qui est l'homme le plus cour-
tois du monde, n'a pas osé refuser cette
consolation à ce brave homme et il a ordon-
né le transfert.

—Ah ! mon ami ! quelle triste mine !...
Tu as une joue enflée ?

—Je souffre horriblement des dents de-
puis trois jours... Je sors de chez mon den-
tiste.

—Et qu'est-ce qu'il t'a arraché ?
—Il m'a arraché... une piastre.

Il n'y a pas loin du capitol à la roche
Tarpéenne, comme il n'y a pas loin des
bureaux du gouvernement sur la rue Saint-
Gabriel au bureau de *La Patrie* sur la
même rue.

La distance cependant est difficile à fran-
chir. Il y a les paveurs qui se sont emparés
de la rue Saint-Jacques pour y déposer
l'asphalte, interceptant par là toute commu-
nication directe entre les deux bureaux. Il
faudra que les messieurs de *La Patrie* fassent
un long détour pour arriver à la maison où
sont les sièges douillet des ministres.

On dit qu'une note confidentielle signée
par M. Mercier a été adressée à tous les
libéraux et aux conservateurs nationaux.

Cette note se lit comme suit :

“ Notre majorité de trois voix n'est pas
forte. Comme le dit le proverbe : entre la
coupe et les lèvres il y a de la place pour
un accident. La mort a déjà pris un des
nôtres et nous ne pourrions le remplacer
qu'après l'élection d'un nouvel Orateur pour
l'Assemblée Législative. Il est de mon devoir
en cette circonstance de vous prémunir
contre les accidents qui pourraient vous ar-
river jusqu'à l'ouverture du prochain parle-
ment à Québec. Encore deux accidents et
notre chance est flambée. Protégez-vous
soigneusement contre les intempéries de la
saison d'automne, c'est l'époque de l'année
où vous êtes le plus sujet à contracter des
pneumonies et des maux de gorge.

“ Si deux des nôtres étaient alités à l'ou-
verture de la session, la majorité nous glisserait
des mains comme une anguille. N'entrez en
aucune discussion avec vos ennemis politi-
ques. Ils ont encore les mains remplies d'or.
Et puis l'humanité est si faible... Vous me
comprenez. Défez-vous des gens qui pour-
raient vous corrompre.”

On dit que cette lettre a eu pour effet de
rassurer les libéraux dont les espérances
titubaient.

Quelle différence y a-t-il entre un clou et
Mercier ?

—Un clou est quelquefois à river et Mer-
cier n'est jamais arrivé (à river pour les ra-
mollis de *L'Etendard*.)



LE DERNIER ENJEU

Où mademoiselle Elodie Van de Veysse, Hollandaise par son père, mais Française par sa mère et par son cœur, m'avait-elle remarqué pour la première fois? Je crois que c'était à un bal chez la comtesse Givet de Monchat où je la fis valser. Toujours est-il que cette jeune fille romanesque s'était sérieusement éprise de moi, sans que j'eusse rien fait de bien particulier pour allumer ce feu dans sa personne. Non pas qu'elle ne fût charmante : une blonde merveilleuse qu'on eût dite descendue d'une toile de Rubens, un poème admirable de chair éclatante richement relié en or clair. Mais je la savais beaucoup trop riche pour que je pusse aspirer à sa main. Elle était donc doublement inattaquable pour moi, par sa grande fortune et par sa vertu. J'avais emporté du tourbillon qui nous avait entraînés ensemble le parfum pénétrant mais vague de sa magnifique chevelure, de ses épaules moites et de ses fleurs qui mouraient dans son corsage, et je me disais bien que c'était tout et que nous ne nous reverrions jamais. Son papa, m'avait-on conté, était en train d'arrondir encore son magot dans les grandes Indes. Je ne regrettais pas de ne pouvoir lui être présenté. C'était, m'avait-on ajouté, un gros homme très vaniteux, horriblement susceptible et pas agréable à vivre du tout. Je me répétais tout cela pour me consoler de ne pouvoir être son gendre.

Donc mademoiselle Elodie Van de Veysse avait gardé mon souvenir à ce point que ma mère me dit un jour, avec une joie rayonnante dans les yeux : "Tu sais, mon Jacques, j'ai reçu une lettre de la comtesse Givet de Monchat ; la jeune personne que tu as fait valser l'an dernier, chez elle, a déclaré à ses parents qu'elle resterait plutôt fille que d'épouser un autre mari que toi ! Ils sont furieux, mais ça m'est égal ! Fille unique ! Quel avenir pour toi, mon enfant ! J'attends un nouvel avis de cette excellente comtesse. Mais je suis pleine d'espérance." Et ma mère m'embrassa furieusement, comme après une longue absence.

Et cela se passait à Carcassonne où j'étais venu passer deux mois auprès de ma maman. Provisoirement et sans être autrement assuré de ce mariage, je me dis que ce que j'avais de mieux à faire c'était d'enterrer la vie de garçon. Ce sont des funérailles généralement gaies et je les voulus excessivement joyeuses. Je fis une noce qui scandalisa la ville tout entière. Blanc Minot était alors en garnison à Carcassonne et nous nous amusâmes infiniment, je me mis à jouer dans l'espoir de gagner de quoi continuer la fête avec les amis. Mais je perdais, je perdais toujours. Et cette canaille de Blanc Minot, qui avait beaucoup de chance, m'exhortait à ne me point décourager. Donc une nuit il m'avait déjà gagné tout ce que j'avais sur moi, y compris ma dernière montre et de magnifiques bretelles que ma mère avait brodées pour moi. J'étais affolé positivement. J'avais perdu la tête. Il pouvait bien être six heures du matin et il faisait grand jour : — "Tiens ! dis-je à Blanc Minot, jouons une fille !" Il recula en me regardant étonné. Je repris : "Celui de nous deux qui perdra ce coup ira donner un soufflet à un monsieur qu'il ne connaît pas du tout, et tant pis si le monsieur se fâche ! — Ça sera très amusant, fit mon bourreau. Mais nous pouvons compliquer le jeu. Si le monsieur se fâche, le souffleteur aura perdu une seconde fois. Si le monsieur garde la claque, il aura gagné à son tour et il ne restera plus qu'à faire une belle. — Accepté."

Inutile de dire que je perdais. Je n'avais plus qu'une ressource : trouver un quidam que je pusse calotter sans qu'il se livrât à mon endroit à aucune représaille. Généreux projet, n'est-ce pas? Mais nous étions gris tous les deux. Tout à coup une idée sublime me vint au cerveau. "A quelle heure passe l'express de Paris? demandai-je à Blanc Minot. — Dans un quart d'heure! — Courons à la gare, sans perdre un instant."

Blanc Minot me suivit sans rien deviner de mon projet. La lourde machine de fer haletait dans l'intérieur de la gare, sous le vitrage tout



A QUÉBEC

Ross. — Envoie fort avec ta baratte. Attention au petit lait, garde-le tout. Je m'en vais au marché pour acheter trois ou quatre veaux.

embué de fumée. Cinq minutes d'arrêt à Carcassonne. Connu du chef de gare, j'avais été admis sans contestation à me promener sur le quai du départ et j'avais emmené Blanc Minot.

Un gros monsieur d'aspect déplaisant venait de se hucher péniblement dans son compartiment et avait envahi le coin de gauche, soufflant comme un phoque à la croisée. Je ne le perdais pas des yeux. La machine siffla et le train se mit péniblement en marche avec des grincements de roues et des bruits de chaînes qui se tendent. Alors j'enjambai le marchepied de la voiture, je pris bien mon temps pour sauter ensuite en arrière, mais ce ne fut pas sans avoir abattu une claque formidable sur la joue du gros monsieur d'aspect déplaisant qui hurla, et me cria, en se retournant rouge comme une pivoine, pendant que le train l'emportait : — Je te reconnaitrai, galopin ! — Tu as gagné, me dit flegmatiquement Blanc Minot. Il est certain qu'il gardera ton soufflet.

Nous étions déjà hors de la gare. Quand je rentrai, à huit heures, ma mère était déjà levée et je me trouvais assez honteux. Mais elle semblait de si bonne humeur que je compris bien vite qu'elle ne me gronderait pas.

— Viens ! viens ! mon enfant, me dit-elle. Bonne nouvelle !

— Madame Givet de Monchat a écrit ?

— Mieux que cela ! Jacques. M. Van de Veysse, le père de mademoiselle Elodie est venu en personne me demander ta main. Il paraît que cela se fait en Hollande. Il est arrivé hier soir, a couché à la maison, vient de repartir par l'express et tout est à peu près conclu. C'est un homme très habitué aux affaires. J'ai expliqué ton absence, en disant que tu étais à une de nos mémoires, mais il valait mieux vraiment que tu ne fusses pas là. Tu es si étourdi dans tes propos ! tu aurais tout gâté peut-être !

Et ma mère m'embrassait, toujours comme si elle ne m'avait pas vu depuis dix ans.

J'étais, au fond, aussi content qu'elle même.

Ma mère avait invité, pour le lendemain, à dîner, mon cousin Anselme, alors procureur de la République à Carcassonne, pour lui dire ses espérances. Mais à peine eut-elle nommé M. Van de Veysse que mon cousin répéta :

— Van de Veysse ? Van de Veysse ? Van de Veysse ?... est-ce que ce monsieur n'est pas parti hier matin par l'express de sept heures ?

— Précisément, fit ma mère, pendant qu'une vague inquiétude s'emparait de moi.

— Eh bien, nous venons de recevoir une plainte de lui aujourd'hui même. Il paraît qu'un polissoir l'a souffleté, au moment où le train partait. Mais il reviendra, une fois la première enquête faite ; car il se fait fort de reconnaître, à première vue, son lâche agresseur.

Je devais être vert pomme.

Et mon cousin poursuivit sans faire attention à ma déplorable mine :

— Voilà un gaillard que nous ne raterons pas. Gifler un homme aussi respectable au moment où il ne se peut défendre. Jacques, il s'agit de ton futur beau-père, et sa cause est déjà la tienne. Tu te dois, tu lui dois, tu nous dois à tous de m'aider à découvrir ce drôle et de lui donner un coup d'épée...

— Grand Dieu ! s'écria ma mère. — Cela n'empêchera pas la justice de suivre ensuite son cours, mais ce sera une façon tout à fait galante et française de prouver à ta fiancée ton amour.

J'étais passé au cramoisi. Je sortis précipitamment, mais pas assez vite pour n'avoir pas entendu ma mère dire à mon cousin : — Il est comme un fou, le pauvre enfant !

Deux jours après j'avais quitté Carcassonne. J'avais déclaré à ma mère que toutes réflexions faites, je me sentais pour le célibat une invincible vocation.

J'appris depuis que les choses avaient fort mal tourné pour l'infortuné Van de Veysse. Mon cousin lui ayant fait répéter plusieurs fois qu'il ne connaissait pas son agresseur, avait fini par lui dire assez judicieusement : — Il est certain pour toi que ce soufflet était destiné à un autre. Mélange donc de vos propres affaires et fichez-vous la paix, il y a erreur sur la personne et voilà tout !

Jacques avait achevé son récit. Quant à Blanc Minot, toujours souriant, il humait avec volupté les dernières gouttes de son absinthe, lesquelles descendaient le long du verre comme de petites pierres où se jouait le soleil couchant.

ARMAND SYLVESTRE.

UNE MYSTIFICATION COUTEUSE

Dernièrement, les sieurs Tribout et Laudier, propriétaires éleveurs dans le département de l'Orne, deux malins, regagnaient leurs pénates dans le train de Paris à Granville et parlaient chevaux. Celui-ci proposa à celui-là de lui en vendre sept qu'il avait à l'herbage. Laudier voulut les acheter au poids. Tribout offrit de les lui céder au prix de tant par tête de clou qu'ils portaient à leurs fers. Plusieurs étaient ferrés, d'autres ne l'étaient pas : c'étaient au petit bonheur. Toutefois, on devait s'arrêter au cinquante-huitième clou inclusivement ; s'il y en avait moins, tant mieux pour l'acheteur.

Le premier clou était coté 5 centimes ; le 2e 10 c., le 3e 20 c., le 4e 40 c., le 5e 80 c., le 6e 1 fr. 60 c. et ainsi de suite, en doublant le clou jusqu'au dernier.

Laudier, s'imaginant que tout se chiffrait par une somme raisonnable, consentit le marché. Les parties convinrent même d'un dédit de 10,000 francs.

On ne trouva que 56 clous. Mais savez-vous ce que produit, à partir de 5 centimes, un sou, le premier, cette progression successive de clou en clou, par doublements 55 fois répétés ? Une somme colossale. Des millions de milliards !... Les lecteurs qui voudront vérifier le calcul peuvent se livrer à cet innocent exercice. Ils trouveront seize rangs de chiffres pour les francs.

Mis en demeure de s'exécuter, Laudier l'a trouvée mauvaise et Tribout n'a pas craint de lui demander ces jours-ci, par ministère d'avoué, sinon le paiement du prix principal, toute la fortune monnayée du globe n'y eût pas suffi, du moins le versement du dédit stipulé.

Mais un certain article du code civil invalide tout consentement donné par erreur, violence ou surprise. Or, le marché en question était bel et bien entaché d'au moins un de ces vices là. Donc d'emblée, il ne tenait pas debout et bien entendu le dédit devait

suivre le même sort. C'est ce que l'avoué de Laudier a fort bien démontré.

Le défenseur a même ajouté ces considérations aussi piquantes que judicieuses :

" Pour condamner Laudier au dédit, il faut d'abord décider que les conditions principales sont valables et l'obliger alors à les exécuter ou sinon à allonger les 10,000 francs. C'est ce qu'on appelle le jugement sous contrainte. Or, sur le premier point, l'enregistrement percevrait naturellement des droits, et ces droits, à eux seuls, formeraient une botte de milliards assez considérable pour solder les impôts de toute espèce que la France aurait à fournir pendant des années et des années pour amortir sa dette."

Ces conséquences absurdes, mais légitimes, d'un marché insensé, n'ont pas arrêté les juges ; ils avaient, assure-t-on, ordonné une enquête.

Le Journal d'Alençon annonce que l'affaire s'est arrangée à l'amiable et aux conditions les plus douces, comme le comportait une mystification de ce genre.

IL AVAIT ÇA DANS LE SANG

Un cabaleur entre dans une maison du faubourg Québec.

Le maître de céans est absent, mais sa femme est présente.

— Je suis un agent d'élection, votre mari est-il ici ?

— Nain, il est absent.

— Je voudrais savoir s'il doit voter pour les libéraux.

— Nain ! il ne votera pas pour les libéraux, il votera avec les rouges, il a ça dans le seing.

VARIETES

M. Prud'homme console une pauvre femme dont le fils est aux grandes manœuvres.

— Voyons, madame, prenez du courage... S'il meurt d'un coup de soleil, ce sera à l'ombre du drapeau français.

Un aimable lapsus, dans une feuille très sérieuse de Paris :

— Jamais, dit-elle, l'Europe n'a été aussi agitée !

Et elle décrit les tremblements de terre d'Amérique !

Le BALMORAL tenu par J. A. TROUIN, au coin des rues Lagauchetière et St. Constant, est un restaurant qui, par la délicatesse et le bon goût de son architecture intérieure, est une véritable bonbonnière. On y trouvera toujours un service attentif, des cabinets privés meublés confortablement, et le stock de vins, liqueurs et cigares peut soutenir une comparaison avantageuse avec celui des premiers restaurants de la Puissance. Une visite est sollicitée afin que vous puissiez vous en convaincre. 6-4 ins.

— Le Commercial Advertiser, de New-York, a publié l'annonce suivante en tête de ses articles de fond : "Perdue, égarée ou volée, une rare collection de tremblements de terre. Une récompense libérale sera payée pour tout renseignement relatif à leurs mouvements actuels. "WIGGINS."

A un vieux guerrier répudié entre tous pour son courage :

— Vous n'avez jamais eu peur, mon général ?

— Non. Ah ! si, au fait...

— Et de quoi donc ?

— D'une paire de bottes neuves !

Sur le boulevard, Gristouillac est giflé devant son ami le capitaine Rombidou. — Gristouillac, fait celui-ci, tu es trop lâche ! Je t'avais dit de riposter à la première claque que tu recevrais ! — En effet, reprend Gristouillac ; mais c'est la seconde aujourd'hui.

Le docteur X... s'est pris de querelle, l'autre jour, dans un wagon de chemin de fer.

Et, comme il avait été très insolent avec son adversaire :

— Monsieur, dit celui-ci, je vous connais. Et ce ne sera pas comme avec vos malades. Vous n'aurez pas le choix des armes.

Guibollard parle de vitesse avec Cloche-gourde, de Pézénas.

— Tê ! lui dit celui-ci, l'autre jour, ze courais en plein soleil, les zambes scartées à me broyer la tête, et z'allais si vite, si vite qu'au bout d'un quart d'heure ze me retourne. Z'avais laissé mon ombre sur le chemin, à un kilomètre derrière moi !

LA NIECE DU CAPITAINE

VI

(Suite)

Quand elle fut seule dans sa chambre, elle posa sa petite lampe sur sa commode de noyer, se jeta avec accablement dans son vieux petit fauteuil de velours d'Utrecht jaune, qui, par suite d'un long usage, commençait à se faire chauve par endroits, croisa ses deux mains sur ses deux genoux et s'abandonna à ses réflexions.

Ce soir-là, pour la première fois de sa vie, elle manqua à toutes ses habitudes de ménagère économe. D'ordinaire, quand elle avait à réfléchir, elle commençait par éteindre sa lampe, estimant que les opérations mentales peuvent se faire sans lumière, comme le tricot; cette fois-là, elle laissa sa lampe allumée, soit parce que l'écheveau des opérations mentales était plus embrouillé que de coutume, soit tout simplement parce que la veuve était trop troublée pour songer à cet humble détail. Après avoir beaucoup réfléchi, beaucoup soupiré, beaucoup maugréé contre les jolies filles qui n'ont pas de dot, elle s'aperçut subitement que la lampe brûlait encore, bondit de son fauteuil, et, trouvant enfin quelque chose sur quoi décharger sa mauvaise humeur, elle tourna le bouton de cuivre d'un air vindicatif et la chambre fut subitement plongée dans les ténèbres. Après avoir fait sa prière à tâtons, elle se trouva un peu plus calme, et marmotta en mettant sa tête sur l'oreiller :

"Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a."

VII

Madame veuve Rémy, née Brabançon, avait cela de commun avec Sancho Pança, qu'elle parlait volontiers par proverbes; elle lui ressemblait encore en ceci, que les proverbes composaient le fonds unique de son instruction philosophique, historique et littéraire. Ayant vu que son fils Joseph s'obstinait dans son idée, elle se dit : "Quand le vin est tiré, il faut le boire!" Elle se mit donc un beau jour en grandissime toilette et s'en alla frapper à la porte du tuteur de Jeanne, pour lui demander officiellement la main de sa pupille. Le tuteur de Jeanne était un de ses oncles paternels, qui avait pris sa retraite comme capitaine d'infanterie, et qui répondait au nom de Brisset-Carton.

Quand la mère de Joseph demanda au capitaine la main de sa pupille, le capitaine la remercia en termes très dignes et très mesurés de l'honneur inattendu que l'on faisait à sa nièce; il déclara que l'alliance projetée ne lui paraissait point présenter d'obstacles insurmontables; mais stipula, avec une réserve toute diplomatique, que l'on sonderait d'abord les intentions de la personne la plus intéressée.

"Je crois qu'elle consentira!" dit madame Rémy-Brabançon d'un air fin et entendu.

—En pareille matière, répondit le capitaine avec un salut plein de dignité, il ne suffit pas de croire, il faut être sûr.

—Je suis sûre qu'elle consentira, reprit madame Rémy-Brabançon en prenant un air de plus en plus fin.

—Comment pouvez-vous en être sûre? demanda le capitaine avec une surprise qui n'était point jouée. Oui, comment pouvez-vous le savoir, puisque moi qui suis son oncle et son tuteur je ne le sais pas moi-même?"

Pour toute réponse, la veuve se mit à rire et dit au capitaine que, puisqu'il avait des doutes, il ferait bien de les éclaircir en consultant mademoiselle Jeanne.

Le capitaine tint absolument à reconduire la veuve jusqu'à la porte de

poliment; mais au fond de son âme elle était enchantée des manières courtoises et chevaleresques du vieil officier, et elle sortit de la maison le cœur plus léger qu'en y entrant, et disposée à croire qu'après tout son fils aurait pu faire une plus grande sottise que d'épouser la nièce d'un homme aussi "comme il faut".

VIII

"En somme, c'est toi qui te maries, et je dois dire que ce garçon me revient assez!" Telles sont les paroles mémorables par lesquelles le capitaine termina l'entretien qu'il avait eu avec sa nièce, après la visite de madame Rémy-Brabançon.

Ensuite l'oncle et la nièce s'en allèrent au fond du jardin pour causer un peu, comme ils faisaient tous les jours, quand le temps était beau, assis côte à côte au soleil, sur le vieux banc de bois vermoulu, pendant que les abeilles bourdonnaient autour des pommiers en fleurs et que les lézards gris jouaient à cache-cache tout le long du vieux mur.

Mais ce jour-là ils n'échangèrent que des paroles insignifiantes sur des sujets sans intérêt, et ne dirent pas un mot du grand événement, peut-être justement parce qu'ils y pensaient beaucoup.

"Joubliais..." dit tout à coup le capitaine en secouant les cendres de sa pipe.

Il se leva, Jeanne se leva aussi sans lui demander d'explication.

Quand ils furent rentrés dans la salle basse, le capitaine décrocha son bâton; Jeanne, sans rien dire, lui tendit son chapeau de paille. Quand il eut son bâton à la main et son chapeau de paille sur la tête, le tuteur regarda sa pupille d'un air embarrassé.

"Une petite course vous fera du bien: vous ne marchez pas assez, mon petit oncle; la journée est magnifique, et l'on entend d'ici chanter les alouettes."

—Ce n'est pas que... dit le capitaine, qui éprouvait, sans savoir pourquoi, un vague besoin de s'excuser.

—Je vous dis que le grand air vous fera du bien, lui répondit sa nièce en le poussant vers la porte; vous ne marchez pas assez. Embrassez-moi et partez.

—Ce n'est pas cela, dit le capitaine en faisant mine de résister; mais j'ai promis à Foucault d'aller voir ses tulipes."

IX

Il était parfaitement vrai que le capitaine avait promis à son ancien frère d'armes Foucault, percepteur à la Gironne, d'aller voir ses tulipes. Mais il ne s'était pas engagé sur l'honneur à y aller précisément ce jour-là.

S'il y allait ce jour-là, c'est que, n'ayant jamais marié personne, il avait besoin de prendre une consultation en règle, auprès d'une autorité compétente, sur les démarches qui précèdent un mariage et sur les cérémonies qui l'accompagnent. Or, justement, il se trouvait que l'ami Foucault avait marié sa fille il n'y avait pas plus de six mois.

Comme la conférence avait lieu au milieu des tulipes, comme Foucault entremêlait ses renseignements matrimoniaux de remarques sur la beauté de cette tulipe blanche, là-bas, au coin, avec des bandes de pourpre; sur la rareté de cette autre qui était presque bleue, là, au milieu du carré; comme il faisait tressauter son vieux camarade en le saisissant par le bras pour l'empêcher d'écraser la Belle-Hollandaise, ou la Reine de Berg-op-Zoom, ou la Veuve du Malabar, l'infortuné capitaine ôtait fréquemment son chapeau et se tamponnait le front avec son foulard à carreaux, persuadé qu'il ne pourrait jamais caser tout cela dans sa tête.

Peu à peu cependant le jour se fit au milieu du chaos de ses idées et il finit par comprendre quelles pièces il

chez le notaire, à la mairie et à l'église.

"Voilà qui va bien jusque-là, dit-il avec un gros soupir de satisfaction. Maintenant, un dernier mot: quelle est la tenue? et qu'est-ce que je fais de mes mains? Au régiment, ajoutait-il avec une espèce de gémissement éouffé, c'était si commode: aujourd'hui, par ordre, telle tenue et puis telle manœuvre, et tout était dit. Mais maintenant!"

—A la ville, répondit le percepteur en riant, ce serait l'habit noir et la cravate blanche; mais si tu paraissais dans cette tenue, ou bien les gens des Courtilz semoqueraient de toi, ou bien ils croiraient que tu veux te moquer d'eux. Donc, la tenue... écoute, c'est embarrassant. Consulte ta nièce: les femmes entendent mieux que nous ces choses-là."

Le capitaine ne parut pas trop content de trouver son oracle en défaut; mais force lui fut de se résigner à rester dans l'incertitude jusqu'à plus ample information.

"Mais mes mains, reprit-il avec l'énergie du désespoir, qu'est-ce qu'il faut que j'en fasse?"

—Tu donneras le bras à ta nièce pour la conduire à l'église, et à la mère du marié pour en revenir. Quant à tes jambes...

—Qu'est-ce que mes jambes ont à voir là-dedans?"

—Ne faut-il pas que tu ouvres le bal? lui dit le facétieux Foucault avec un sérieux imperturbable.

—Merci de moi! s'écria le capitaine devenu tout pâle de saisissement... Je n'ai jamais su danser de ma vie.

—Le violon de Joquelet est aussi aigre que le vin des Courtilz, qui fait danser les chèvres. N'aie pas peur; aussitôt que tu l'auras dans tes oreilles, tu ne pourras pas t'empêcher de danser. Il faudra même qu'on te retienne. Voyons, ne prends pas cet air lugubre: tu vois bien que c'est une plaisanterie."

X

Le capitaine partit moitié fâché, moitié content, fâché d'avoir à faire tant de choses qui n'était point dans ses habitudes, content du moins de savoir à quoi s'en tenir, et de connaître, comme on dit, l'ordre du jour.

Comme le grand air, la marche, les parfums destréflés en fleurs et des aubépines et le chant des alouettes dissipèrent peu à peu ses soucis, il fit le moulinet à plusieurs reprises, en songeant qu'après tout ces choses-là auraient une fin, et qu'une fois débarassé il ne ferait plus qu'en rire.

Mais voilà qu'un beau milieu d'une luzerne où serpentait le petit sentier, sa figure se rembrunit; puis elle prit une expression lamentable; puis le capitaine se mit à remuer la tête de haut en bas et de bas en haut, par saccades, comme quelqu'un qui refuse absolument de faire une chose qu'on veut absolument lui imposer.

"Oh! mais non! oh! mais non! marmottait-il entre ses dents. Pas de cela, s'il vous plaît! Tout ce qu'on voudra excepté cela. J'aime mieux rompre, ainsi! j'aime mieux rompre."

Dans la luzerne que traversait le capitaine, il y a un certain nombre de sauterelles. Égayées par cette belle journée, et tout heureuses de vivre, ces pauvres petites bêtes témoignaient leur allégresse en criant de toute leur forces. Or le cri de la sauterelle est comme le son de la trompe: il gagne cent pour cent à être entendu de très loin, mêlé vaguement au bruits divers de la vaste campagne. Parmi ces sauterelles, il y en avait une qui devait être énorme, à en juger du moins par le vacarme qu'elle faisait. Ne s'avisait-elle pas de donner une aubade au capitaine, juste au moment où il passait et où son pied effleurait la touffe d'herbe où elle était cachée?

Ses cris étaient si aigres et si discordants, que le capitaine pensa aussitôt à l'archet du ménestrier Joquelet

Jusque-là la chose était plutôt déplaisante que terrible. Mais, par suite d'une association d'idées qui se fit dans sa tête avec la rapidité de l'éclair, le capitaine aperçut un danger auquel il n'avait pas songé tout d'abord, un danger qui le fit frémir de la tête aux pieds, et dont la seule image, entrevue dans l'avenir, l'exaspéra, au point de le forcer à crier d'une voix hargneuse: "J'aime mieux rompre, ainsi j'aime mieux rompre!"

XI

Voici quel était ce danger

De temps immémorial, les Joquelet, ménestriers de père en fils, étaient en possession de conduire jusqu'au rond-point qui est devant l'église des Courtilz toutes les noces un peu convenables, et j'entends ici par convenables les noces où l'on voyait une fortune en épouser une autre. C'est au son des accords peu harmonieux du grand père Joquelet que l'arrière-grand-père Rémy avait conduit à l'église la riche veuve qu'il avait épousée sur le tard. La tradition s'était perpétuée de Rémy en Rémy, sans la moindre altération. Les Brisset, il est vrai, s'en allaient tous à l'église sans violon; mais tout le monde savait bien pourquoi: les Brisset n'étaient pas riches et ne faisaient point de mariages riches. Qui-conque, dans la paroisse, en dehors des deux clans, avait quelques prétentions à faire figure en ce monde, ne manquait jamais de faire avertir Joquelet quinze jours au moins avant la noce.

(à continuer)

C. ROBERT & CIE

au commencement de l'automne rappellent au public qu'ils nettoient, teignent et réparent toutes espèces de...

FOURRURES

Pour un prix modéré C. Robert & Cie convertiront votre vieux bonnet de fourrure en un neuf et lui donneront le chic du jour. Venez voir leurs importations d'automne au coin des

Rues St-Laurent et Vitrié, Montréal



LES PIEDS DANS LE PLAT.

POESIE.

Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE, ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT,

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45 Place Jacq.-Cartier